

Escales au bout des paradis perdus.

Elle entre dans une pièce. On ne voit qu'elle. Visage buriné à la pointe du soleil. Le nez aquilin. Les cheveux chassés par la brosse comme une crinière indomptée. Lionne aux boucles courtes dont l'entrecroisement fauve confirme sa vocation d'aventurière, elle s'avance sans contraintes, sans entraves. Elle est libre. Les vêtements sont souples, entièrement au service des mouvements de son corps. Le front frappe par sa détermination parfois proche de l'obstination. Elle pose ses prunelles sombres sur l'interlocuteur. Le regard laisse deviner une âme éprise de beauté. Les pommettes sont hautes. Des rides d'expression déploient leur éventail aux coins de ses yeux. Des lignes qui tiennent la vie en respect. Elle dessine un sourire franc. Elle tend sa main avec une énergie de garçon. Elle a une façon à elle de regarder en face et d'accueillir une brève lueur espiègle. Elle tient en réserve une séduisante féminité qui vient s'inscrire comme un atout supplémentaire sur le compte sans afféterie de sa beauté naturelle. A la bien jauger, on se trouve en face d'une personne solidement ancrée dans la réalité mais qui ne manque pas de déraison. On discerne en franchissant le seuil de son atelier un indiscutable besoin de créer. Il y a en elle un fond de sauvagerie où sommeille une douceur secrète. Elle n'a pas peur de la solitude mais son degré de sociabilité

ne se dément pas. Bigata, *La Bigate*, comme je l'appelle, aime les gens. Elle aime aller au devant de nouvelles découvertes et ne répugne pas à se frotter à de nouvelles connaissances. Elle doit à son caractère bien trempé de ne pas craindre de se perdre. Elle sait où elle va. Sa tête journalière est bien faite et la conséquence est nette : si vous voulez devenir l'ami de cette haute femme, à elle, il faut vous mesurer. Une fois rassurée, elle excelle à donner une amitié sans faille.

Souvent, elle s'en va. Elle nous échappe. Elle est partie. Elle place une fois de plus son voyage au pays des soleils magnifiques. Elle est à Cuba, en Afrique du Sud, elle est en Orénoque, elle revient de Namibie, d'Afghanistan, de Thaïlande ou de Polynésie. Elle a souri à des Pygmées, elle a partagé le bivouac des hommes bleus, elle a goûté les piments du Pérou, elle a campé dans un village Massaï ou posé avec un groupe d'indiens Bribri du Costa Rica. Elle a appliqué le vieil adage qu'on n'est pas seul dans sa peau ! Pour contrebattre le cafard et la défaite de notre univers agité, elle prône que l'artiste n'a de ressource que s'il s'évade. Certains choisissent pour s'échapper le voyage immobile. D'autres, comme elle, se jettent dans les avions. Elle en éprouve le besoin épisodique. Année après année, elle cède à la tentation de rallier un monde de paradis perdus, un monde originel, simple et harmonieux où l'on fait place encore à l'immuable chemin mystérieux qui mène à la paix intérieure, à l'équilibre des jours, à la quête d'une joie rayonnante.

Aller vers l'inexploré ou vers l'imaginaire, c'est ce que racontent les carnets de voyage de Bigata. Elle a compris depuis lurette que les vraies escales de la vie se trouvent dans la géographie et dans le temps, qu'elles seules peuvent réconcilier le passé des origines avec l'avenir et son accomplissement. Par ses dessins, ses portraits, ses instantanés graphiques, à la pointe du crayon, au hasard d'une étape, d'une rencontre inopinée, elle grave sur la paroi Canson de sa caverne personnelle des odysées et des rêves qui racontent l'enchantement des paradis perdus. C'est sans doute de soif d'absolu qu'il convient de parler dans son cas. J'allais dire de gourmandise du cœur et de l'esprit. Elle aime dessiner les fronts, les sourires, les attitudes, les parures, le drapé des étoffes, l'exubérance des lieux et sa trace d'artiste, je devrais dire son passé, en dit long sur ses ambitions.

Danielle a commencé par des projets prométhéens. En se colletant d'abord au marbre, en cherchant à dérober le feu glacial de la matière marmoréenne, elle a montré sa hardiesse de sculpteur. Nullement rebutée par le monumental, par la taille directe, elle a, pendant des années, fait vivre à la pointe du ciseau des créatures arrachées aux entrailles de la terre, des demi Dieux en perdition, des colosses désenchantés. Elle les a coulés dans le bronze, abandonnés sur les places publiques, désignés aux regards des passants. Les poignets rompus par le rebond d'acier des instruments de ponce et de taille, elle est trop crâne pour abandonner la lutte. Elle adapte les matériaux à son endurance du moment. Elle continue à sculpter la terre, à produire des bronzes et ainsi, à l'automne de son énergie, la trouvons-nous, telle

qu'aujourd'hui, insatiable admiratrice de la mise en scène du monde qui nous tend ce livre au détour duquel surgissent des centaines de portraits.

A force de sillonner le monde, Bigata déploie un oriflamme. Elle milite presque à son insu. A ceux qui seraient tentés de dire que l'art est égoïste, elle oppose son exemple généreux. Elle nous offre le droit à la différence. Elle l'expose mais en même temps, elle l'impose. Elle nous rapproche d'autres frères humains. Elle les observe. Elle les ressent. Elle restitue à la manière d'une lointaine amie de passage la foisonnante admiration qu'elle nourrit à l'égard des êtres. Elle va à la cueillette de cette part d'indestructible qui est le signe ultime de la dignité du genre humain. C'est en collectant les savoirs, en écoutant les voix d'ailleurs, c'est en croisant le regard des inconnus du bout des terres oubliées, c'est en partageant ici un sourire, en trouvant là, pendant un bref instant, le fragile équilibre de la fraternité, que l'artiste installe sa noblesse de passeur.

Je me suis longtemps demandé ce qui la poussait à quitter son Aquitaine pour aller en des endroits reculés chercher les traces de l'unicité des races. Bigata est un chasseur de forces archaïques. Elle nous offre le partage d'une quête qui mêle le sens du Sacré, le culte de la beauté, la vérité des gestes essentiels, la curiosité des us et des parures, leur respect, et son attitude sans prosélytisme induit son respect pour les droits fondamentaux auxquels devraient pouvoir accéder tous les hommes : l'eau potable, l'air respirable et un partage équitable de la justice et des ressources vitales.

Ethnologue, Bigata ? Pas vraiment. Suffragette ? Encore moins ! Plutôt voyageuse inspirée, lointaine disciple d'une Ella Maillart qui nous avait éberlués en son temps par son modernisme, son non conformisme. Bigata est une artiste émerveillée par l'harmonie de communautés pas encore polluées par le progrès dévorant, par l'iconoclaste et vorace Dieupognon qui rogne les ongles de la pureté et asservit l'homme en l'obligeant à devenir une patte du résigné mille-pattes du consumérisme. Bigata défend la liberté d'être. Je lui laisse la parole : « Ma drogue et mon besoin, sont d'aller découvrir les peuples, de préférence les plus lointains, les plus menacés, ceux qui perdurent dans la même civilisation depuis plus de 2000 ans... et qui en ont pour combien de temps à survivre, face à l'exigence du progrès ? »

Fragile indépendance des derniers hommes épargnés par la civilisation des marchés et la logique dévastatrice du profit ! Dans nos régions emboucanées par les hydrocarbures, nous n'avons plus tout à fait le choix de notre destin. Là-dessus, donnons raison aux fous, aux rebelles, aux marginaux, aux artistes ! C'est quand les temps sont déréglés, qu'il faut regarder la beauté de ceux qui sont nos contemporains mais que leurs lointains perchoirs ont provisoirement épargnés de toutes les simagrées de la modernité. C'est quand la folie partout déborde, c'est quand l'homme devenu cinglé en tous lieux se saborde, et que les vivants rêvent à la mort comme seule planche de salut, c'est dans le fracas des armes, dans la fumée des guerres, c'est en écoutant palpiter le renoncement des travailleurs licenciés, c'est au fond du chagrin des friches industrielles, c'est devant la fosse des char-

niers, c'est quand l'hystérie du progrès mène à la déraison atomique, c'est quand les potentats ivres de pétro-dollars abusent des peuples affamés, c'est quand les tyrans tirent sur la foule pour éteindre son grondement qui monte partout comme une eau lente qu'il y a de quoi être effrayés d'appartenir au genre humain.

Mais rendons la main à l'album de Danielle Bigata. Sans fard ni calculs, ses dessins prennent place dans les jardins de nos instincts oubliés. Sa capture innocente des gestes traditionnels, son ombre généreuse qui se penche sur les mondes en passe d'être engloutis sont faits pour agir à la manière d'un baume bienfaisant dans la tourmente où nous sommes. La démarche de Bigata relève tellement de l'instinct de vie et d'une aspiration universaliste à la justice qu'on pourrait lui attribuer comme devise cette formule sortie de la gorge du grand poète martiniquais Aimé Césaire : « Liberté, mon seul pirate ! »

Jean Vautrin.